

Stanislas Deprez et Jean-Baptiste Lecuit (dir.), *L'homme, une chose comme les autres ? Exploration interdisciplinaire de la frontière homme-chose*, Paris, L'Harmattan, coll. « Ouverture philosophique », 2012, 205 p.

Comme l'indique le sous-titre de ce volume collectif dirigé par S. Deprez et J.-B. Lecuit, il s'agit de tenter une « exploration interdisciplinaire de la frontière homme-chose ». Rien de nouveau sous le soleil, diront certaines mauvaises langues, subodorant quelque reprise opportune mais forcément dérisoire, après Heidegger, d'un questionnement aporétique. En vérité, tout dépend de l'idée que le lecteur se fait d'abord, épistémologiquement parlant, de la notion d'interdisciplinarité, et, en l'occurrence, de la frontière ontologie-sciences de l'homme. Si le dire poético-philosophique de notre être-là et la modélisation scientifique de nos comportements (et même, avec les neurosciences, de nos pensées) sont perçues comme deux traductions possibles d'une même expérience à déchiffrer, et si le terme d'interdisciplinarité ne dit rien d'autre que cette subtile articulation de toutes nos modalités d'expression (compréhension, explication, interprétation), alors rien n'interdit d'envisager un élargissement fécond, voire un renouveau, de l'anthropologie. La méthodologie complexe qui gouverne déjà, par exemple, l'exploration du vivant peut aussi valoir ici pour l'exploration de la choséité de l'homme ou de l'humanité des choses. Si, au contraire le lecteur, soit au nom d'un Inconnaissable ou d'un Ineffable métaphysique, soit au nom d'une conception tronquée ou stratégique de l'interdisciplinarité (celle du pédagogisme ou celle de l'ingénierie logistique des concepteurs de filières universitaires), oppose résolument les approches philosophique et scientifique, alors toute synthèse, novatrice ou non, semble compromise.

Totalement conscients des obstacles épistémologiques qui jalonnent leur route, les contributeurs de ce livre, qu'ils soient philosophes, psychologues, linguistes ou théologiens, évitent avec application le double écueil des conjectures gratuites et du scientisme aveugle. Cela dit, le choix (commun ?) d'insister, dès la quatrième de couverture et les premières pages (cf. p. 11), sur les enjeux éthiques peut frustrer les esprits forts en quête d'une objectivité désaxiologisée. Que la question anthropologique décisive ne soit plus « qu'est-ce que l'homme ? » mais « que peut-on faire à l'homme et avec lui ? », une telle position ou récapitulation du problème, fût-elle légitime, paraît d'abord réduire l'interdisciplinarité à l'éthique ou ériger l'éthique en ontologie première ; ce qui, en évoquant trop tôt certaines orientations kantienne ou levinassiennes, peut s'avérer contre-productif pour prendre pleinement acte de la mouvance du donné puis refondre patiemment des catégorisations par trop schématiques. Comment penser jusqu'au bout l'inhumanité de la chose humaine si la loi morale ou Dieu se porte subrepticement garant, depuis toujours, de la dignité ou de la divinité de la personne humaine ? (cf. l'« Introduction », p. 7-18).

Il est vrai que dans l'Introduction de cet ouvrage, et plus généralement dans l'ensemble de ce volume issu d'un colloque organisé à l'Université Catholique de Lille le 28 janvier 2011, l'ordre d'exposition des idées n'est sans doute plus celui de leur genèse même. La reconnaissance du primat de l'éthique n'est donc, peut-être, qu'une reconnaissance tardive, consentie *in fine* au prix d'innombrables crises théoriques et/ou existentielles dont l'histoire de la philosophie, ou l'Histoire tout court, atteste. Mais la reconnaissance de l'omniprésence de l'éthique peut également être de l'ordre d'une intuition ou d'une émotion originaire quasi transcendante. Comment trancher si les auteurs eux-mêmes n'explicitent pas ce point ?

Une chose est sûre : le plan du livre autorise l'une et l'autre options interprétatives. Après l'Introduction (dont on peut dire indifféremment qu'elle présuppose le sol commun de l'éthique ou qu'elle fait signe dans sa direction), trois parties retracent - ou plutôt reconstruisent rétrospectivement - trois grands moments d'une appropriation difficile (où s'entremêlent désappropriation et réappropriation) de notre humanité. P. Marin, J.-M. Breuvart et J. Arènes nous rappellent les grandeurs et les misères du posthumanisme

(croyances plus ou moins superstitieuses dans l'immortalité du corps-machine, le dépassement de l'humain, l'humanité de l'androïde, etc.). D. Verkeben et C. Leblanc insistent sur la découverte toujours recommencée de ce qui, invariablement, nous est propre : le langage, la sensibilité, la temporalité, la spiritualisation du corps individuel mais aussi du corps social. J.-B. Lecuit, S. Deprez et J.-L. Blaquart concluent à l'évidence de l'entrelacs du Moi et d'Autrui, du monde vécu et du monde perçu, de l'épreuve de la liberté et des preuves du déterminisme causal. Les résultats clairs de ce travail recourent, nous semble-t-il, les thèses relationnistes d'un Francis Jacques.

Alain PANERO